

Yves Dion
La séduction de l'égarément

Élie Castiel

Number 201, March–April 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49056ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (1999). Yves Dion : la séduction de l'égarément. *Séquences*, (201), 10–11.

Yves Dion

La séduction de l'égarement



Yves Dion sur le tournage du film *Le Grand Serpent du monde*

À l'instar de Tom, le personnage masculin central du *Grand Serpent du monde*, Yves Dion se livre par instinct, tentant de tracer les principales lignes narratrices de son deuxième long métrage de fiction. Ces quelques esquisses nous dévoilent certains des thèmes qui alimentent une œuvre viscérale, jouissive et d'une étrange et décontractée qualité de ton.

(propos recueillis par Élie Castiel)

Kerouac: entre la précarité et la mouvance

Je pense que Tom (Murray Head) dépense énormément d'énergie à se placer en état de précarité. Tom est un mouvement. Tom, c'est le côté que nous avons tous en nous. Ce côté qui nous pousse à rejeter le statu quo, lorsqu'on a envie de donner ce que j'ai toujours appelé un *coup d' pied dedans*, c'est-à-dire donner un coup de pied à notre existence, pour simplement voir si on est encore en vie. Pour remettre la pendule à l'heure et les choses en question. Pour recommencer, aller plus loin, découvrir et s'émerveiller. Tom est comme Jacques Kerouac.

Il veut bouger. D'où la métaphore de la route, visuellement illustrée par un autobus qui ne cesse de rouler...

Le chauffeur et l'écrivain

Le fait que dans le film Tom soit partagé entre deux réalités linguistiques permettait un rapprochement évident avec Kerouac. Il fallait que je choisisse un comédien qui ait une telle séduction qu'on ne puisse pas se poser de questions sur sa relation avec la jeune fille. Il fallait que l'idée de détournement de mineure ne jaillisse pas dans la



Zoé Latraverse dans *Le Grand Serpent du monde*

tête du spectateur. Son côté franco-anglais est venu un petit peu comme un cadeau qui me plaisait énormément parce que tout simplement il permettait de faire le rapprochement avec Kerouac, c'est-à-dire qu'il était facile de lui *coller* des bouts linguistiques et culturels. Par ailleurs, il y a quelque chose qui m'a toujours fasciné chez tous ces gens qui passent, sans qu'ils s'en aperçoivent, d'une réalité culturelle à l'autre. Ils sont souvent plus à même de voir une plus grande richesse chez l'*autre* parce qu'ils la lisent avec leur propre bagage culturel qu'ils ont déjà acquis. C'est beaucoup plus intéressant de découvrir Shakespeare lorsqu'on a déjà Corneille dans son esprit.

La route et l'infini

À mon sens, *Le Grand Serpent du monde* est l'exemple de ce que doivent parfois être les films; c'est-à-dire, non seulement des réflexions sur des aspects de la vie ou des choses, mais également une *expérience*. Celle d'être assis dans un fauteuil qui est celui d'une salle de cinéma, puis se laisser aller au rêve. C'est pour cette raison qu'il y a, dans ce film, des éléments oniriques, un peu en marge du récit. La trajectoire de l'autobus suit le même parcours, soit une destination inconnue. Au même titre que les spectateurs qui auront décidé d'aller voir le film, les passagers de l'autobus entrent dans ce microcosme mécanique vers un but inconnu. Une façon comme une autre de savourer le temps présent pour ce qu'il est.

La fiction comme moyen de contourner la réalité documentaire

Et je devrais même dire la *manipuler*. À un moment donné, j'ai senti que j'étais fatigué de faire du documentaire et de devoir *prier* derrière la caméra. Avec ce genre, j'avais l'impression d'essayer de chercher quelque chose qui pouvait venir se déposer, quelque chose dont j'étais conscient et que je pouvais pousser jusqu'à l'extrême pour en connaître les limites. Mais il était difficile de tricher. Dans la fiction, par contre, on peut tout inventer. Il est plus facile de maquiller la vérité et obtenir ce que l'on veut. Par exemple, dans *L'Homme renversé* (1986), mon premier long métrage, je m'étais beaucoup amusé à donner à la fiction la perception du documentaire, car quand on lit un film comme étant un documentaire, même s'il ne l'est pas, on lui accorde beaucoup plus de crédibilité. Par contre, dans le cas du *Grand Serpent du monde*, j'ai réalisé un film d'atmosphère où tout est créé de toute part. Aucun artifice. C'est du produit brut.

Le vide urbain

La ville est une espèce de monstre tentaculaire. C'est un endroit qui, par sa nature, nous empêche de partir. La ville est une sorte de masque qui représente nos vies individuelles. Tom en est le reflet. C'est un être vivant malgré son instabilité. Il existe dans une bulle prête à éclater, dans un *yang* souvent associé au *yin* (donc mouvance et passivité) et qui dans le film se devinent par les notions de voyage, de départ, d'ancres qui nous retiennent. La ville, c'est aussi le souffle, ou un *certain* souffle. Celui qu'on a décidé de lui donner. La ville, il fallait la sentir avec Tom parce qu'elle représentait son univers intérieur. La ville, la nuit, c'est encore plus réel. Contraste avec le seul plan diurne de foules où le contraste devient plus frappant. Un corps placé au milieu de cette masse, c'est aussi transcender la réalité et émettre un discours sur le vide urbain.

Le Grand Serpent du monde

C'est autant la séduction que le désir. La séduction du départ, celle de l'ailleurs. La séduction des femmes et celle des hommes. Celle de la ville aussi. De la nuit. De la découverte. Des sensations, des chagrins et des amertumes. Pour le rôle d'Anaïs, j'ai choisi Zoé Latraverse pour son énergie magnétique à pouvoir exhiler une sensualité séductrice rarement atteinte.

Sur la folie

Dans le film, la folie est incarnée par le personnage de Monsieur (Gabriel Arcand). Folie d'un comédien qui se livre totalement et qui n'empiète pas sur les autres. Folie aussi d'un personnage sans nom. Mais il ne s'agit pas seulement de la folie, mais de l'âme, celle de Tom, restée en suspens pour qu'elle se donne le temps de se retrouver, de s'assumer, de vivre. Monsieur est aussi une sorte de chœur grec de Tom. Celui qui lui donne la note, celui qui lui assure le carburant pour qu'il puisse errer à travers la ville... ou de ne pas bouger, de se perdre. **S**

(Voir aussi critique, p. 36)